

TEMPLON

ii

JAN VAN IMSCHOOT

TRANSFUGE, janvier 2019

ART L'INTERVIEW

« Duchamp est un petit-bourgeois médiocre »

Les grands maîtres flamands ne sont pas morts. Au contraire. La preuve avec le peintre provocateur Jan Van Im Schoot, dont on pourra voir la nouvelle exposition, *Amore Dormiente*, consacrée à la violence.

PROPOS RECUEILLIS PAR DAMIEN AUBEL
PHOTO LAURA STEVENS



TEMPLON



JAN VAN IMSCHOOT

TRANSFUGE, janvier 2019

ART L'INTERVIEW

Jan Van Imschoot est ce qu'Arthur Cravan aurait appelé un « grand vivant ». Il en a la carrure, avec son allure à mi-chemin entre le personnage rabelaisien et le dandy punk qui n'a pas renoncé aux anneaux dans les oreilles. Il en a le rire, aussi, qui, lorsqu'il le fait résonner avec son accent de Gantois, qu'il n'a pas perdu même s'il vit désormais en France, pourrait sortir d'un tableau de ripailles flamandes. Mais attention : sa truculence n'a rien de pittoresque, rien de folklorique. « Grand vivant », il l'est parce qu'il vit aujourd'hui, ici et maintenant, dans notre temps et notre monde.

C'est un dévoreur de peinture impénitent, un regardeur à l'oeil insatiable, qui de Rubens aux peintres belges contemporains, comme Luc Tuymans ou Michaël Borremans, ingère tout. Une fringale qui s'étend à la littérature, des références à la mythologie classique, à Houellebecq. La vie, on le sait, n'aime pas les cadres précontraints, les lignes trop droites, trop nettes. Aussi, nous confiera l'homme, né en 1963 qui est passé par l'Académie royale des Beaux-Arts de Gand au milieu des années quatre-vingt (« je n'y ai rien appris en peinture, mais beaucoup en histoire de l'art, en philosophie »), il n'est pas quelqu'un de très linéaire. Il n'évolue pas, sauf sur le plan technique, mais tente des choses, y revient plus tard. Qu'il s'agisse de relectures de la mythologie classique ou du portrait d'un transsexuel, un Jan Van Imschoot est pourtant toujours reconnaissable : c'est un figuratif qui ne croit pas à la reproduction servile du réel. Un peintre qui, comme les grands maîtres d'antan puise dans le passé, mais sait allier la rare sophistication d'un travail léché sur la matière et la lumière avec un réjouissant sens de la provocation.

L'exposition que lui consacre la galerie Daniel Templon à Bruxelles en ce début d'année est sans doute la meilleure introduction qui soit à cette peinture érudite et explosive, raffinée et anarchiste. Car l'énergie vitale qui anime la peinture de Jan Van Imschoot est celle de la vie aveugle, brute. L'énergie d'une forme de violence, de cruauté. Voilà quelques toiles qu'on y verra. Un angelot aux formes pleines, *Amore Dormiente*, qui donne son titre à l'exposition, lisant un billet : superbe travail de la chair, de la matière picturale du corps, qui donne l'impression d'irradier, comme chez Rubens ou le Tintoret. Mais il y a ce rictus, cet air de cruauté et de dédain : comme une façon d'infliger une violence à la peinture, une violence aux clichés de l'enfant innocent. Même



brutalité dans *Salomé's Gender Equality* : un badigeon rose en fond, le corps d'un homme décapité sur ce qui ressemble à un plateau de morgue, la tête coupée... et la blessure au cou qui a le rouge carmin des muqueuses d'une vulve. Inutile de gloser plus : c'est la violence d'une insurrection de la femme contre le corps masculin. Ou encore ce portrait d'homme (*Tasting the Colour Red*) à la mise aristocratique, sur fond noir, cigarette à la main, volute de fumée se dissipant, nous regardant avec arrogance. Mais il y a ces éclaboussures de rouge vif qui lui dégoulinent de la bouche, comme s'il venait de se livrer à un acte cannibale. Violence sociale, celle des possédants, que dénonce la violence de la peinture, cet éclat de rouge comme un jet de pigments jeté par un vandale sur un tableau. Rencontre avec un esthète chaleureux qui n'a pas sa langue dans sa poche.

« J'adore Bunuel, c'est le seul vrai surréaliste »

L'exposition *Amore Dormiente* est placée sous le signe de Caravage, porte-étendard de la peinture

baroque. Vous-même avez participé à l'exposition *Sanguine/Bloedrood*, et le commissaire et peintre Luc Tuymans, que vous connaissez bien a pu dire que vous allez « tout droit au cœur du baroque ». La cause est entendue, vous êtes un baroque ?

Non ! j'ai écrit dans un petit texte que le baroque n'existe pas. J'ai aussi eu une discussion avec Luc, un très bon ami, mais nos avis sont opposés (il s'interrompt pour saluer d'un « bonjour madame, ou monsieur », le chat du café qui se love sur son manteau et y sommeillera tout au long de l'entretien). Le terme a été inventé au XIX^e et, à mes yeux, l'idée qu'on en a n'est pas juste. Caravage

JAN VAN IMSCHOOT

TRANSFUGE, janvier 2019

« Je suis anarchiste, mais je ne vais pas changer la société ni jeter des bombes ! »

et Rubens sont les derniers peintres de la Renaissance, des peintres encore humanistes. Le baroque vient des jésuites, qui ont déclaré que « less is more ». Plus de symboles, un fond sobre, bref moins d'interprétations possibles. Mais Rubens, comme Caravage, s'en fout. Leurs tableaux sont pleins de symboles, ouverts à l'interprétation.

Vous vous inscrivez dans cette filiation renaissante, humaniste ?

Oui. Celle du Tintoret, un humaniste aussi. Le Tintoret, c'est le père de la peinture moderne. Il peignait vite, brutal. Il s'est placé en-dehors de la société, a vu que Venise, c'était le Titanic, la décadence. Alors que les autres peintres, comme Titien, c'était encore la vie, la richesse, la religion... Et les personnages du Tintoret ne sont pas de vraies personnes, ce sont des modèles, sa peinture est un théâtre. Il fait aussi une peinture très plate, sans souci de la profondeur, de la perspective, de l'illusion...

Daphné ou la Vengeance de l'amour, qu'on peut voir dans l'exposition Amore Dormiente détache un visage soigneusement travaillé sur une simple surface grise...

Oui, c'est très plat. L'illusion optique ne m'intéresse pas. C'est trop de travail...

Ca ne vous a pas empêché de figurer, dans La Beauté inaccessible, un intérieur très détaillé...

C'est un intérieur de la bourgeoisie des années soixante-dix, un mélange de modernité et d'accessoires classiques. J'ai combiné ça avec des fragments de films de Bunuel, *Tristana* ou *Belle de jour*, en ajoutant un portrait de Catherine Deneuve. J'adore Bunuel, c'est peut-être le seul vrai surréaliste.

Revenons sur Daphné... L'épisode mythologique vient d'Ovide, des Métamorphoses. Quelle est l'importance de la culture classique pour vous ?

Il m'arrive de choisir des thèmes classiques. Il y a vingt-cinq ans, j'ai eu une discussion avec un galeriste. Il me disait qu'on ne pouvait plus peindre de thèmes classiques ou de Christ. Mais il y a toujours une raison, même si on n'est pas religieux, de faire un portrait du Christ. L'imagerie classique permet de porter un regard sur notre temps.

Qu'est-ce que dit cette Daphné sur notre temps ?

Cette Daphné n'est plus victime, elle est « untouchable », on ne peut pas l'atteindre. C'est une autre image de la femme.

C'est important de montrer une autre image de la femme ?

Oui, surtout aujourd'hui. Avec les transsexuels, les travestis, le spectre de la sexualité s'est élargi et nuancé. Sur *La belle courtisane Noncourtoise*, aussi accrochée à l'exposition, les grandes mains pourraient être celle de l'homme qui la viole, mais aussi ses propres mains, et ce serait un transsexuel, un travesti...

Vous avez d'ailleurs représenté un transsexuel sur votre toile Ladyboy-Curleyman...

J'en ai fait six ou sept. Ce sont des filles, des garçons, ils sont bien dans leur peau, il y a quelque chose de très positif. On vit une nouvelle liberté de la sexualité, prenez le film *The Girl*, sur ce jeune garçon qui veut devenir danseuse de ballet.

« Liberté », dites-vous. Le terme « anarchiste » revient souvent, à votre propos, et même dans vos propos. Qu'entendez-vous par là ?

C'est ma vision de l'histoire de l'art que je décris ainsi, la façon dont j'en prends le contrepied. Mais sinon, « anarchiste », c'est un mot qu'on utilise

AMORE DORMIENTE
Exposition Jan Van
Immschoot, galerie
Daniel Templon,
Bruxelles, du 10
janvier au 23 février



La belle courtisane Noncourtoise, 2018
Huile sur toile
Oil on canvas
100 x 80 cm ; 39
3/8 x 31 1/2 in.

TEMPLON

II

JAN VAN IMSCHOOT

TRANSFUGE, janvier 2019

trop souvent, comme avec les casseurs. Mais je n'ai rien à voir avec cet anarchisme-là, chez moi c'est plutôt une attitude qui consiste à ne pas croire tout ce qu'on dit. Je ne vais pas changer la société, ni jeter des bombes !

Non, votre vocation c'est manifestement la peinture...

J'essaie de peindre tous les jours. En 1978, à l'âge de quinze ans, j'ai dit : je veux être peintre. Je ne connaissais pas la peinture, ni le monde de l'art, mais c'était une forme de liberté. Une illusion de liberté, si vous voulez, mais être libre dans ma tête, ça me suffisait.

Qu'est-ce qui à quinze ans vous pousse à emprunter cette voie ?

Je suis né à Gand, dans l'ombre de *L'Agneau mystique*, de Van Eyck. Je l'ai vu quand j'avais dix ans, dans sa petite chapelle. Je ne suis pas croyant, mais je me suis dit : « ça doit être un dieu ! ». Le guide nous a dit qu'il avait travaillé seize ans sur le tableau, plus qu'une vie pour moi qui avais seulement dix ans ! La peinture a commencé à Van Eyck, et personne n'a fait mieux. C'est une des rares choses sur laquelle je suis d'accord avec Luc Tuymans...

Parlons un peu du monde de l'art. Vous avez pu dire qu'exposer en galerie, c'est un mal nécessaire... Pourquoi ?

Je n'aime pas exposer. Mais là, à Bruxelles, j'ai beaucoup travaillé, et je suis très curieux des réactions des gens, c'est peut-être aussi le moment de devenir plus ambitieux. Mais exposer, c'est quelque chose d'artificiel.

Comme le marché de l'art ?

Depuis quinze ans, les choses ont énormément changé, ce sont les lois du marché qui règnent. Alors que dans les années quatre-vingt, il n'y

avait presque rien en Belgique, mais c'était un laboratoire, avec une foule de jeunes peintres, et puis dans les années quatre-vingt-dix, mon époque et celle de Luc Tuymans, il y avait de jeunes critiques d'art, de jeunes galeries, une nouvelle génération était là. Luc voulait changer la peinture avec moi.

Venons-en justement à Luc Tuymans...

J'ai vu une de ses expos en 1990, je ne le connaissais pas, c'était un choc. Il travaillait sur la Seconde Guerre mondiale, moi sur la Première.

Qu'est-ce qui vous intéressait, dans ce pan de l'histoire ?

Le fait que tous ceux qui ont connu l'événement disparaissent, qu'il ne reste que leurs paroles. Mais aussi le contraste entre les cimetières, très beaux, et le chaos, ces douze mille jeunes hommes qui ont perdu la vie dans les Flandres. C'est terrible...

Dans les années quatre-vingt, il y avait le peintre René Daniëls...

Les « Neue Wilde » (les « Nouveaux fauves »), ces peintres des années quatre-vingt, en Allemagne et en Belgique, c'était moche, ennuyeux, sans inspiration. C'était (il fait un grand geste de la main, fouettant l'air devant lui) de la maçonnerie. Mais Daniëls !!! Il jouait avec la langue, il connaît bien Magritte, Broodthaers, ça donnait un nouvel élan à la peinture. Et puis Luc est venu, avec ses petits tableaux, la perversion de ses couleurs où il met beaucoup de blanc. Ils séduisent mais on se dit, je ne peux pas les aimer, tant les sujets, qu'il peut emprunter à la propagande nazie, sont durs.

Je reviens à ce que vous disiez sur les années quatre-vingt-dix, cette volonté de « changer la peinture ». Vous faites le choix du mode de représentation visuel le plus ancien, la figuration, et non l'abstraction, par exemple. Ce n'est pas un peu paradoxal ?

Salomé's gender equality, 2018
Huile sur toile
Oil on canvas
80 x 200 cm ; 31 1/2 x 78
3/4 in.



TEMPLON



JAN VAN IMSCHOOT

TRANSFUGE, janvier 2019

ART



Jan Van Imschoot

La peinture est *toujours* abstraite. La figuration, c'est un masque. Ce sont les traces qui vous restent dans la tête de ce que vous avez vu.

Autre horreur, l'antisémitisme de la Seconde Guerre mondiale. Vous avez fait un portrait de Céline, avec la menorah, le chandelier juif. Pour rappeler la face noire de Céline...

J'adore Céline, mais comment peut-on écrire si bien, et être, comme lui, un véritable antisémite. C'est toujours la même question : c'est inacceptable, mais c'est mon écrivain favori. Avec Paul Léautaud, et aujourd'hui aussi Houellebecq. Il y a vingt ans, les racistes disaient qu'ils aimaient Houellebecq, sa vision de l'islam, blablabla... Pendant vingt ans j'ai refusé de le lire, car trop de salauds l'aimaient. Et puis il y a quelques années, lorsque je me suis installé en France, je me suis mis à le lire.

Pourquoi vous êtes-vous installé en France ?

Oh c'était par hasard. J'ai un petit bateau, et avec ma femme, on a fait toutes les écluses de la France. On s'est dit que si on déménageait on pourrait continuer. Et puis on habitait dans le centre-ville de Gand, très agréable, avec beaucoup d'étudiants, mais (il rit) je suis devenu trop vieux, la période rock'n'roll c'est fini ! On a trouvé une belle maison dans la Haute-Marne. C'est le centre intellectuel de la France.

« Je m'inscris dans la tradition humaniste d'un Tintoret, en dehors de la société »

?!?!?

Diderot est de Langres, Voltaire s'est exilé en Haute-Marne, la famille Goncourt a ses racines là-bas aussi, et puis il y a de Gaulle à Colombey-les-Deux-Eglises...

Vous êtes un « anarchiste » qui s'intéresse à de Gaulle...

J'ai visité dix fois le musée qui lui est consacré. Avant je ne le connaissais que comme caricature, mais quand on se penche dessus, c'était un grand visionnaire. Et puis il allait à contre-courant... comme lorsqu'il est allé à Moscou, c'était de la provocation contre les Etats-Unis ! On n'oserait plus faire ça aujourd'hui... Macron tente de l'imiter, mais il est trop petit.

La France, c'est aussi la Révolution : vous avez peint Olympe de Gouges, qui fut guillotinée ...

Les révolutionnaires français n'étaient pas des féministes, au contraire ! Même en 68, c'était un truc de garçons. La révolution sexuelle, c'était pour baiser gratuit... Mai 68, c'était une révolution de jeunes bourgeois. C'est Pasolini qui disait qu'il avait beaucoup de sympathie pour les flics, parce que c'étaient eux les travailleurs.

S'il fallait vous définir d'un mot, ce serait quoi ?

Je suis comme Picabia, un peu dadaïste ! Contrairement à Duchamp, qui n'était pas dadaïste, c'était un médiocre...

Vous n'aimez pas Duchamp ?

Non. C'est un petit bourgeois très médiocre.